Paris, 30 avril 1867.

Mon cher M. Lastarria,

Je viens de recevoir deux exemplaires de votre Europa i America, de votre droit constitutionnel et du 1er volume de votre histoire d'un 1/2 siècle. Je m'empresse de vous en remercier et me promets bien, dès que je serai débarrassé de quelques occupations de les lire avec toute l'attention qu'il mérite.

Pour le moment je suis occupé à quelques sottes publications dont un petit volume sur la liberté des banques sera bientôt imprimé. Plus tard, vers la fin de cette année, je pense pouvoir revenir à des études plus relevées et pouvoir insister sur les idées que j'ai commencé à exposer dans mes études sur la science sociale.

Mais qui peut aujourd'hui faire des projets en Europe et savoir où les événements le jetteront demain? Depuis que le despotisme

militaire pur a triomphé en France et en Prusse,
il n'y a plus rien d'assuré : la civilisation de
notre Continent se trouve à la merci de deux
Idiots menés par les mobiles les plus étranges
et de quelques milliers de Soudards stupides.
C'est bien le cas où jamais de se défendre par
l'<u>ataraxie</u> stoïque contre les craintes prévoyantes
et contre les événements.

Et notre Ami, où en est-il ? Je ne le
sais trop. Je suis inquiet de ne lui voir faire
ni la paix ni la guerre, assuré que je suis
que la guerre est dans les finances et que
cette guerre est la plus dangereuse de toutes. Il
serait plus que temps en vérité de prendre un
parti et de faire réellement la guerre ou de
prendre des mesures pour aboutir à la paix.

Il serait triste en somme de voir
succomber le Paraguay, d'assister au triomphe
du Brésil et de Buenos Aires, sans être en
mesure de s'y opposer et de voir l'Espagne,
appuyée sur les amis de l'Atlantique venir tenter
des entreprises plus sérieuses que celles de l'an
dernier sur les Côtes du Pacifique. Je sais que
tout cela est nécessaire ; mais à quel prix ?..

Je désire vivement voir finie cette guerre et toute les autres. Mais lorsque la chose dépend des Espagnols, des Bonaparte et des Prussiens le désir du pauvre monde et les conseils de la raison sont bien peu de chose.

Adieu, mon cher Lastarria, maintenez vous en santé et en paix et croyez-moi toujours

Votre bien affectionné,

J. Courcelle Seneuil